

L'argument anti-empiriste de Wolfgang Köhler

Bastien Guerry

24 mars 2002

Introduction

Nous voudrions analyser ce que E. Spelke nomme l'argument de Köhler dans son chapitre *Origin of Visual Knowledge* (Osherson et al., 1995, p.114), ainsi que la manière dont Spelke présente cet argument.

Nous voulons d'abord montrer que sa reconstruction ne donne pas la mesure exacte des arguments que Köhler invoque contre l'empirisme. Pour saisir la portée du point de vue gestaltiste et l'accusation de circularité que Köhler fait peser sur l'explication empiriste de la perception, nous reprenons la distinction que fait Köhler entre l'erreur du stimulus et l'erreur de l'expérience. Nous montrons comment cette distinction permet de comprendre où s'introduit exactement la circularité des explications empiristes, et comment cette distinction est aussi ce qui incite Köhler à l'hypothèse de principes élémentaires d'organisation de l'expérience visuelle.

Nous voulons ensuite montrer que cette présentation est guidée par la volonté de Spelke d'insister sur les remises en causes possibles de la théorie de la Gestalt pour ce qui est de la genèse de l'objet dans le champ visuel de l'enfant. Nous chercherons surtout à voir en quoi la problématique de Köhler différerait sensiblement de la problématique de Spelke.

Présentation de l'argument de W. Köhler

Dans sa discussion sur la perception visuelle des objets, E. Spelke oppose les vues empiristes aux vues gestaltistes. Selon les premières, la perception des objets est le résultat d'un apprentissage, la régularité des associations entre sensations éparses donnant lieu à une représentation abstraite de l'objet, représentation susceptible d'être à nouveau évoquée par la présentation de sensations caractéristiques. Selon les secondes, aucun apprentissage n'est possible sans que des formes élémentaires ne soient saisies au préalable, aucune association de sensations ne

peut être objet d'apprentissage si cette association n'est pas comprise comme *organisation*. Pour rendre compte de la position gestaltiste, Spelke expose ce qu'elle appelle « L'argument de Köhler ». Notons tout de suite que cet argument ne se trouve pas tel quel dans le livre dont Spelke se sert comme référence (Köhler, 1964). Voici l'argument tel que Spelke le présente.

Comment l'empiriste rendra-t-il compte de la manière dont l'enfant apprend à percevoir un violon ? L'enfant verra le violon dans différentes circonstances (invariances de l'objet et variation du contexte); il associera entre eux les traits perceptuels invariants des différents violons rencontrés, le fait d'entendre le mot « violon », etc. Ces associations, lorsqu'elles seront à nouveau évoquées, lui feront immédiatement reconnaître un violon dans sa perception. Mais, demande Köhler, si l'on ne suppose que des sensations éparses, comment l'enfant saura quelles sensations doivent se regrouper pour former le violon comme objet perçu ? Pour associer entre elles les différentes apparences des différents violons, il faudra que l'enfant puisse rapporter toutes ces apparences à un même objet. Or c'est précisément l'existence perceptuelle de ce « même objet » que doit expliquer l'empiriste. Autrement dit, la description empiriste du processus par lequel doit émerger la perception du violon fait subrepticement intervenir cette perception déjà toute faite à un stade où elle n'est pas encore expliquée. L'explication empiriste est donc circulaire.

Cette formulation de l'argument gestaltiste est certes fidèle à l'esprit de la psychologie de la forme, mais sa simplicité voile un peu la richesse et la subtilité des positions de Köhler. Nous chercherons d'abord à détailler cette accusation de circularité, puis nous verrons en quoi la formulation que propose Spelke ne coïncide pas exactement avec la problématique de Köhler dans son livre.

La circularité du raisonnement empiriste

Spelke fait de l'argument de Köhler une accusation de cercle à l'encontre des empiristes. Cette formulation a l'avantage de donner plus de force à l'argument, mais elle a aussi l'inconvénient d'en cacher le vrai ressort. Köhler reproche précisément aux empiristes de tomber dans l'erreur du stimulus, et plus spécifiquement dans ce qu'il baptise *l'erreur de l'expérience* (Köhler, 1964, p.166). C'est à partir de la compréhension de ces deux erreurs que nous pouvons reconstruire la circularité du raisonnement empiriste, non seulement telle qu'elle est dénoncée par l'argument que reproduit Spelke, mais telle qu'elle peut être dénoncée par d'autres arguments plus fins.

Köhler distingue l'erreur du stimulus et l'erreur de l'expérience. La première est la confusion entre les conditions physiques de l'expérience sensorielle et l'expérience sensorielle elle-même. La deuxième est l'attribution fallacieuse des ca-

ractéristiques des expériences sensorielles à la « mosaïque des stimuli ». A première vue, cette distinction paraît fragile, et les deux erreurs ne semblent en faire qu'une¹. Quelle est la différence? Les deux erreurs consistent à confondre l'expérience objective (ou expérience « directe ») avec l'objet physique de l'expérience. Mais l'erreur du stimulus est plus générale que l'erreur de l'expérience : la première confond la perception de l'objet et l'objet physique, la blessure avec le fusil (Köhler, 1964, p.29); la seconde consiste à supposer que la *forme* des objets perçus reproduit la *forme* des stimuli. L'erreur de l'expérience est une projection spécifique de l'organisation de la perception sur la forme supposée des stimuli. Les deux erreurs sont communes : un réalisme naïf spontané nous y pousse. Mais nous pouvons nous croire à l'abri de l'erreur du stimulus et commettre cependant l'erreur de l'expérience. Nous pouvons comprendre que l'objet perçu n'est pas dans le monde physique tel qu'il est dans notre expérience objective, et manquer assez de conséquence pour supposer (à notre insu) que la configuration des objets perçus reproduit la configuration des stimuli. Or, les stimuli sont absolument indépendants les uns des autres, aucune organisation ne vient les ranger avant que notre expérience objective ne le fasse.

Tel qu'elle est présentée par Spelke dans sa formulation de l'argument de Köhler, l'erreur que commettent les empiristes en supposant que la perception du violon peut émerger d'un apprentissage ne serait qu'une variante de l'erreur du stimulus. En expliquant comment s'associent la perception du violon et la perception des différents contextes, ils supposent que le violon peut faire office de stimulus invariant au sein de circonstances changeantes; puis, ayant fait cette supposition, il ne leur est pas difficile d'expliquer comment les différentes apparences du violon sont réunies dans la reconnaissance d'un violon unique, cette unicité dérivant déjà virtuellement de l'unicité du stimulus « violon » qu'ils ont introduit au départ. Or il n'existe pas de stimulus « violon ».

Mais on pourrait aller plus loin que ne va Spelke. Un empiriste alerté du danger pourrait bien supposer que ce n'est pas le violon qui fait office de stimulus, mais les différents traits distinctifs de sa forme. Un apprentissage de l'association régulière de ces traits en différentes circonstances produirait en nous la perception individuée du violon. Cependant, l'argument de Köhler resurgit ainsi : l'empiriste a beau jeu d'associer les traits distinctifs du violon comme autant de stimuli séparés. Mais qu'est-ce qui préside à la formation de ces traits distinctifs? Dans leur nature, les éléments sensoriels ne nous disent rien des configurations dans lesquels ils entrent : le concept d'association ne peut rien expliquer par lui-même, sauf à supposer que des unités formelles sont déjà constituées au niveau des stimuli, ce qui n'est qu'une

1. La postérité de Köhler ne retiendra pas cette distinction, et ne s'intéressera qu'à l'erreur du stimulus. Voir (Bozzi, 1999) pour des exemples d'erreur du stimulus.

illusion dérivant de l'erreur de l'expérience.

Qu'il s'agisse de l'erreur du stimulus ou de l'erreur de l'expérience, la circularité s'introduit dans les explications empiristes au moment où le principe d'indépendance des sensations primitives n'est plus maintenu. Pour justifier l'introduction des principes gestaltiques d'organisation, Köhler double l'accusation de circularité de l'argumentation transcendantale suivante : au niveau le plus bas de l'expérience perceptuelle, nous avons une perception privilégiée de certaines formes; ce privilège ne peut pas s'expliquer par le concept d'association, car le principe guidant l'association de deux stimuli est toujours extérieur à ces stimuli; donc l'hypothèse des principes gestaltiques comme conditions du privilège perceptif à expliquer est justifiée. De manière générale, Köhler dépense moins d'effort à ramasser ses reproches sous forme d'une accusation de cercle qu'à développer cette argumentation remontant aux conditions de possibilités rendant compte de la perception des formes élémentaires.

Spelke répugne certainement à montrer la réelle systématisme de l'argumentation de Köhler car elle tient à défendre l'idée que l'organisation perceptive peut être apprise. La thèse de Spelke est la suivante : Köhler décèle un cercle dans le raisonnement empiriste; il montre qu'il faut supposer des principes d'organisation pour sortir de cette circularité; mais les principes d'organisation peuvent néanmoins être appris sans que l'on soit accusé de cercle. Voulant soutenir ceci, Spelke n'a pas intérêt à montrer comment Köhler pousse l'empiriste dans tous ses retranchements, car elle pourrait devenir à son tour victime de l'argument gestaltiste.

Orientations de la présentation de Spelke

La présentation de l'argument de Spelke est doublement orientée : d'un côté par le choix du violon comme objet physique, de l'autre par la mise en scène d'un enfant.

Convenons de réserver le nom de spelke-objet aux objets physiques répondants aux principes de cohésion, de continuité et de contact. Remarquons d'abord que Köhler, dans *Psychologie de la forme*, emploie le mot « objet » en un sens ordinaire, sans réserver de sort particulier aux spelke-objets. Son problème est celui, général, de la ségrégation perceptive des différents composants d'une scène visuelle, non celui de la préférence perceptuelle que nous semblons avoir spécifiquement à l'égard des spelke-objets. Ceux-ci sont évidemment les objets typiques d'une scène visuelle, et les explications gestaltistes les concernent aussi; mais rares sont les passages où Köhler éprouve le besoin de distinguer entre diverses catégories d'objets physiques². L'éventail d'objets physiques qu'il considère s'étend du

2. La distinction la plus fréquente dans le discours de Köhler est celle entre objets ordinaires

crayon aux étoiles, et ses arguments concernant la saisie de formes sont souvent d'autant plus forts qu'ils ne mettent justement pas en jeu des objets *pratiques*, mais des objets hors de portée - les étoiles, la forme d'une maison en contre-bas d'une colline, etc.

Remarquons ensuite que dans *Psychologie de la forme*, Köhler ne thématise pas précisément la question de l'apprentissage *chez l'enfant*. La plupart du temps, il nie que l'apprentissage puisse rendre compte de l'organisation élémentaire de l'expérience objective sans précisément distinguer l'apprentissage chez adulte de l'apprentissage chez l'enfant. Aux arguments qu'il soulève contre lui-même et qui invoquent la plus grande facilité avec laquelle l'apprentissage peut s'effectuer chez l'enfant, il répond systématiquement en revenant aux formes unitaires de la perception et en montrant que celles-ci ne peuvent *en aucun cas* être dérivées de la « mosaïque des stimuli ». Voulant montrer qu'il y a là une impossibilité de principe, et non simplement une difficulté empirique, il ne juge pas que les questions développementales soient pertinentes pour son argumentation. Köhler est conscient que la scène visuelle de l'adulte est nettement plus organisée que la scène visuelle de l'enfant, aussi concède-t-il un pouvoir relatif d'organisation à l'apprentissage. Mais il reste que ce pouvoir ne trouverait nulle part où s'exercer si les principes d'organisation n'avaient déjà fait leur travail.

Dans le cadre polémique qui est le sien, repoussant l'introspectionnisme d'un côté et le béhaviorisme de l'autre, c'est sur l'universalité du principe d'isomorphisme psychophysique qu'il se focalise, sans se pencher spécifiquement sur l'ontogénèse possible de ce principe. En insistant prioritairement sur la nécessité d'une corrélation entre un ordre objectivement expérimenté et un ordre cérébral fonctionnel, il prend aussi la précaution de répéter que cette corrélation n'est encore (en 1947) qu'une hypothèse; si les fondements physiologiques du principe de l'isomorphisme sont encore incertains, on comprend que les questions d'ordre développemental relatives à sa genèse soient trop prématurées.

En formulant un argument mettant en scène un enfant devant apprendre à percevoir un violon, Spelke se place donc dans une problématique qui n'est pas tout à fait celle de Köhler lorsqu'il écrit la *Psychologie de la forme*, distorsion de perspective qui prépare le terrain aux critiques que la théorie de la Gestalt a subies ultérieurement³. L'opposition brutale empirisme/gestaltisme tend à faire passer la psychologie de la forme pour un strict innéisme, et à insister sur son manque de lucidité quant aux considérations développementales. Mais la psychologie de la forme devait avant tout se démarquer de cette forme précise d'empirisme qu'était

et objets *pratiques*: « Mais pourquoi les entités, qui se forment dans l'organisation visuelle, correspondent-elle en général à des objets au sens pratique du terme? », (Köhler, 1964, p.161)

3. Voir (Rosenthal et Visetti, 1999, p.183) pour une recension de ces critiques, et (Peterson, 1999) pour l'exemple précis de la ségrégation fond/figure

à l'époque l'associationisme. D'où l'insistance sur l'erreur de d'expérience et la nécessité a priori de principes d'organisation.

Conclusion

Nous avons analysé l'*argument de Köhler* en essayant d'en détailler son fonctionnement dans les termes mêmes de la théorie gestaltiste, puis nous avons mis en garde contre les simplifications introduites par la formulation qu'en donne Spelke.

Pour finir, nous voudrions seulement suggérer une direction possible de conciliation - ou de confrontation - entre la perspective introduite par la théorie de Spelke et la perspective gestaltiste.

Dans le quatrième chapitre de (Bloom, 2000), *Object Names and Other Common Nouns*, P. Bloom insiste sur la priorité logique du principe de cohésion sur les autres principes constitutifs du spelke-objet. Dans (D'Ales et al., 1999), les auteurs insistent sur le fait que les principes d'organisation gestaltiques peuvent tous être considérés comme des instanciations du principe de généralité. A moins de tomber dans l'*erreur du gestaltiste* cherchant des comparaisons abusives, il nous semble qu'il y a là une voie ouverte pour tenter d'analyser le principe de cohésion en fonction du principe gestaltique de généralité.

Références

- Bloom, P. (2000). *How Children Learn The Meanings of Words*. The MIT Press, Cambridge, Massachusetts; London, England.
- Bozzi, P. (1999). « Jalon ». *Intellectica*, 1(28):139–145.
- D'Ales, J.-P., Froment, J., et Morel, J.-M. (1999). « Reconstruction visuelle et généralité ». *Intellectica*, 1(28):11–35.
- Köhler, W. (1964). *Psychologie de la forme*. Editions Gallimard, Paris.
- Osherson, D. N., Kosslyn, S. M., et Hollerbach, J. M., éditeurs (1995). *Visual Cognition and Action*, volume 2. MIT Press, Cambridge, Massachusetts.
- Peterson, M. A. (1999). « Organization, Segregation and Object Recognition ». *Intellectica*, 1(28):37–51.
- Rosenthal, V. et Visetti, Y.-M. (1999). « Sens et temps de la Gestalt ». *Intellectica*, 1(28):147–227.